

## REVUE DE PRESSE

*Nous nous plaignons à reproduire ici l'excellent exposé que Jean-François Brisson a fait paraître dans Le Figaro, dont il est directeur, le 6 août 1959 et que nous publions in extenso. Il ne manque certes pas d'intérêt.*

# Deux menaces sur l'Olympisme: *Gigantisme et Dégénérescence*

### NÉCESSITÉ D'UNE RÉVOLUTION

*Lettre ouverte à M. Romanov, président du Comité Olympique d'U.R.S.S., par Jean-François Brisson*

Quatre-vingt-dix-sept pays adhèrent actuellement au Comité International Olympique. Vingt et un sports peuvent être inscrits au programme des Jeux Olympiques. Ceux de Rome seront, du point de vue des dimensions, les plus gigantesques. Ils déplaceront les foules, de nouveaux records tomberont.

Quatre ans plus tard, à Tokyo, l'événement sera sans doute l'accession aux places d'honneur des nations asiatiques soucieuses de combler leur retard. La foule ne sera pas déçue, d'autres records tomberont.

Que nous apportera 1968? Une révolution, souhaitons-le, dans le sens de la réduction et d'un retour aux sources. Pourquoi? C'est ce qui est exposé dans cette lettre à M. Romanov.

\* \* \*

Monsieur le président,

Pourquoi est-ce à vous que je m'adresse?

Parce que vous représentez l'U. R. S. S. au Comité International Olympique et parce qu'à la dernière réunion de cette respectable institution vous avez proposé une réforme qui fut qualifiée — prolétariat oblige — de révolutionnaire.

Votre projet, il est vrai, ne concernait que la structure et les effectifs du Comité

International Olympique qui, selon ses dispositions, aurait dû se transformer en une vaste assemblée dont vous me permettez de croire qu'elle aurait tenu à la fois de la tour de Babel par son incohérence et de l'O.N.U. par son efficacité.

N'importe! le dépôt de ce projet n'en marquait pas moins un essai de changement, et le sport demeure sans doute une des rares activités où les impératifs marxistes n'empêchent pas irrémédiablement un Soviétique et un Occident de s'entendre.

C'est pourquoi, journaliste sans mandat mais sans préjugé, sinon sans illusion—il en faut bien un peu pour vous écrire—je souhaitais vous convaincre de la nécessité d'entreprendre au plus tôt une révolution de l'Olympisme, beaucoup plus révolutionnaire que la vôtre, dans le sens et pour les raisons que voici:

Le principe *maurassien* « politique d'abord », le régime soviétique l'a, en un sens, perfectionné; sa devise est « politique partout ». Les méfiants, ceux qui désespèrent de pouvoir coopérer avec vous, feront donc observer que le sport, selon vos conceptions, doit participer à l'offensive idéologique pour la seule révolution qui vous intéresse dans l'immédiat, celle qui établira en tout lieu le communisme à l'échelle planétaire. Or il est incontestable que l'accumulation des médailles d'or aux Jeux Olympiques est de nature à faire valoir aux yeux des opinions même bourgeoises, les mérites d'un régime politique où prolifèrent ainsi les champions.

Mais si les Etats communistes sont passés maîtres dans l'art de la propagande, les entreprises capitalistes ont toujours été assez douées du côté de la publicité, et les régimes libéraux ne sauraient ignorer les règles de la concurrence. Résultat, d'un côté comme de l'autre, avec des méthodes différentes, la même démesure, les mêmes excès qu'entraîne toute lutte spectaculaire de prestige.

Les Jeux Olympiques sont théoriquement ouverts aux athlètes qui s'affrontent sans autre mobile que « l'honneur de leur pays et la gloire du sport », mais comment gagnent-ils leur vie? Quelle est leur place dans la société?

Quelle part de leur temps consacrent-ils à la préparation de leurs examens les étudiants américains qui accumulent les lauriers sportifs plus aisément, semblent-ils, que les diplômés universitaires?

Quelle part de leur temps consacrent-ils à la production industrielle les ouvriers soviétiques auxquels leur valeur musculaire vaut d'être détachés dans un centre sportif?

Il est rarement répondu à ce genre de question, sinon, ce qui est certain, que tous les cas ne sont pas pendables.

Il est non moins certain que les assauts contre des records mondiaux de plus en plus élevés doivent être menés au prix d'un nombre croissant d'heures passées sur le stade — six par jour, dit-on, pour certains

cas extrêmes — ce qui conduit inéluctablement à la solution d'une élite sportive mobilisée en fait à temps complet. Un jour plus une nuit égalant vingt-quatre heures sous tous les régimes et toutes les latitudes, les horaires de loisir, puis ceux du travail sont rapidement comblés par les exigences de l'entraînement intensif complété par ce qui permet de le supporter: sommeil prolongé, soins, alimentation étudiée, repos du corps et de l'esprit.

Le mal ne serait pas trop grand si les étoiles du sport passaient comme des météores, si l'intermède sportif était bref dans une existence normalement consacrée au travail.

On admettrait, puisqu'il faut vivre avec son temps, que le passage sous la bannière du sport ressemblât au passage sous les drapeaux; une sorte de « service », non obligatoire celui-là, et durant lequel les élus, ou plutôt les sélectionnés, bénéficieraient — dans les limites acceptables et sans se soustraire au devoir de leur état — des conditions privilégiées accordées par des organisations privées aux étudiants américains auxquels je faisais allusion ci-dessus, ou par l'Etat aux ouvriers russes également évoqués ci-dessus, ou encore par l'armée dans le cas des ressortissants de notre bataillon de Joinville, où obligations militaires et facilités sportives ont pu être conciliées.

Hélas! même chez ceux qui sont censés verser bénévolement leur sueur pour la gloire du sport, les « carrières » ne sont pas toujours brèves, ne serait-ce qu'en raison du temps nécessaire aujourd'hui pour atteindre les sommets où les records ont été portés, et aussi parce que la faiblesse humaine veut qu'on ne renonce pas aisément à sa propre gloire, pour replonger volontairement dans l'anonymat et souvent la médiocrité. D'où les exemples trop fréquents de ces cigales du stade qui oublient de songer à la fin de l'été à la nécessité de se reclasser dans la société à un âge qui ne sera plus celui de l'apprentissage et pas encore celui de la retraite. Il y a, bien sûr, la ressource de l'enseignement sportif. Il exige, comme les autres, des dons et du travail. On ne s'improvise pas éducateur.

Le moment semble donc venu, Monsieur le président, de poser franchement, publiquement la question: « Avons-nous désormais le droit « pour l'honneur de leur pays et pour la gloire du sport » — suivant la formule du serment olympique — de transformer des hommes en robots, sciemment, méthodiquement, heure après heure, jour après jour, dix années durant et sans se soucier de leur avenir? »

Si nous n'en sommes pas encore là, nous y serons demain. Après-demain on améliorera scientifiquement, par des unions judicieuses, la race des sprinters, des sauteurs ou des nageurs comme on améliore dans les haras la race chevaline, et les phénomènes du sport, comme ceux de Barnum, finiront par vivre en marge de la société.

Et pour prouver quoi?

Si l'idée du sport doit s'identifier avec celle du record, avec la curiosité de connaître les limites musculaires d'hommes qui le seront de moins en moins, quelle dérision!

Dans ce domaine, ne le sail-on pas déjà, le frère bipède que nous sommes n'égalera jamais les mammifères les mieux doués, même en se spécialisant à leur image. Coureurs-lièvres, gymnastes-chimpanzés, nageurs-dauphins, lutteurs-gorilles, haltérophiles-éléphants, ces spécimens humains qui ne font pas toujours, esthétiquement ni intellectuellement, honneur à l'espèce, demeureront toujours incapables d'égaliser leurs modèles supérieurs du règne animal.

Numériquement, l'élite sportive est insignifiante, observera-t-on: il s'agit, de par le monde, de quelques milliers de cas particuliers.

Sans doute, mais ce sont des hommes, et si on les propose à l'admiration des foules, les foules doivent les admirer en tant que tels.

N'est-il vraiment pas possible de renoncer d'un commun accord à l'absurde surenchère?

L'U.R.S.S. est membre de l'U.N.E.S.C.O., 25 % de son budget est affecté à l'Education nationale, la culture est le mot-clé de son répertoire doctrinal, la notion de perfectionnement humain y est donc bien « dans la ligne ».

Humainement, socialement, le sport — comme l'a plaidé toute sa vie Georges Hébert, un de nos grands éducateurs — n'a de sens que s'il est au service de l'homme; il est vain et malfaisant si c'est l'homme qui est à son service.

Par leur tradition antique et dans l'esprit de leur rénovateur moderne, le Français Pierre de Coubertin<sup>1</sup>, les Jeux Olympiques n'ont de raison d'être que s'ils participent, au-delà des exploits athlétiques, à l'œuvre de paix et de civilisation, s'ils contribuent au perfectionnement non seulement physique mais à l'élévation de la race humaine.

Et qu'est-il devenu, que deviendra-t-il demain, ce vaste rassemblement? Un super-championnat, une vaste foire du muscle sous le masque du désintéressement, une confrontation des régimes et des blocs à travers leurs propagandes, l'exaltation d'un nationalisme étroit.

C'est de tout cela qu'il faut venir à bout.

C'est pourquoi, avec votre appui et celui des pays de l'Est qui vous suivent, les Jeux Olympiques de 1968 pourraient, après adoption des réformes exposées ci-dessous, être organisés à Paris, à l'échelle humaine, sous le signe de la mesure et de la raison.

Pour beaucoup de Français encore et beaucoup de sportifs de par le monde, le sport n'a d'intérêt que s'il est autre chose qu'un spectacle, un métier, un instrument de prestige. Un entretien avec votre président international, M. Avery Brundage, et avec le pré-

sident du Comité Olympique Français, M. Armand Massard, me permet d'affirmer que, dans les grandes lignes, ils ne seraient pas très éloignés des idées que je vous expose et des mesures que je vous propose.

J'ajouterai enfin que, démonstration pour démonstration, elle aurait autrement de poids, celle que pourrait fournir le pays le plus chargé de lauriers olympiques si les concurrents se révélaient tous des hommes complets, dignes de leur siècle et de leur civilisation, capables de prouesses sur le stade mais aussi d'égaliser les autres hommes en dehors.

Ce pays-là serait véritablement grand, son régime exemplaire, ses champions admirables.

Croyez, Monsieur le président, à mes sentiments sincèrement sportifs et désintéressés.

*Jean-François Brisson.*

(Suite page 36)

<sup>1</sup> Les Jeux Olympiques, a-t-il écrit, « constituent une manifestation pédagogique qui doit centraliser comme jadis autour du culte de la jeunesse la pensée collective des peuples et dont le succès se mesure à l'action qu'elle exerce sur cette pensée. Ils doivent être imprégnés d'histoire, d'art et de philosophie.